

UN PHYSIQUE OMBRAGEUX, MIROIR D'UNE ÂME ORAGEUSE

VRAI ET FAUX

Page de droite, de gauche à droite et de haut en bas : Hugo, Delacroix, Shakespeare, Virgile.

Portrait de Berlioz par Jean-Gabriel Goulinat, d'après une peinture d'Émile Signol.

Une chevelure et un regard. Le portrait réalisé par Émile Signol en 1832 peint la flamme perçante de Berlioz, 29 ans, sous l'océan de la crinière blonde et rougeoyante. Quelques mois plus tôt, le bouillant Hector a interrompu son séjour italien pour une rocambolesque escapade jusqu'à Nice. Dans ses bagages, pistolets chargés et improbable déguisement de femme de chambre, avec l'intention de revenir à Paris pour surprendre son infidèle Camille Moke et tuer sans délai fiancée, mère et rival. Revirement, tentative de suicide, puis écriture du *Retour à la vie*,

ce curieux « mélologue » musico-textuel. Au même moment, l'ami Joseph d'Ortigue livre le premier portrait littéraire du musicien : « *Un nez aquilin, une bouche fine et petite, le menton saillant, des yeux enfoncés et perçants, qui parfois se couvrent d'un voile de mélancolie et de langueur. Une longue chevelure blonde et ondoyante ombrage son front déjà sillonné de rides et sur lequel se peignent les passions orageuses, qui ont tourmenté son âme depuis son enfance.* »

Les contemporains de Berlioz n'ont cessé de forcer le trait, et les caricaturistes ont mis en scène cette chevelure agitée à la tête d'orchestres gigantesques, dans différentes attitudes exaltées. C'est en réalité l'image que Berlioz lui-même ne cesse de construire savamment à travers sa correspondance et ses *Mémoires*. Sous sa plume, l'hyperbole est toujours de rigueur, au fil de ses déceptions ou de ses enthousiasmes, comme dans cette missive adressée à Liszt au moment de la création du *Te Deum* : « *C'était colossal, babylonien, ninivite!* » Cette image d'échevelé est aussi véhiculée par sa musique, ses œuvres s'apparentant toutes plus ou moins à des autofictions. Berlioz y paraît en héros hoffmannien (*La Symphonie fantastique*), shakespeareien (*Le Retour à la vie*), byronien (*Harold en Italie*), goethéen (*La Damnation de Faust*), et du premier de ses personnages lyriques, inspiré par le fameux sculpteur florentin, il aurait aisément pu dire : « *Benvenuto Cellini, c'est moi!* »

Le terrain était donc préparé, et la postérité s'est engouffrée dans cette brèche très romanesque. Moins de dix ans après sa mort, l'écrivain Barbey d'Aurevilly assurait ainsi : « *Je ne crois pas que dans l'histoire des hommes de génie, il y en ait eu un de l'intensité dévorante et immanente de Berlioz.* » Quelque temps plus tard, Romain Rolland peignait Berlioz en véritable possédé musical : « *Il n'est pas un musicien, il est la musique même. Il ne commande pas à son démon; il est vraiment sa proie. Qui a lu ses écrits sait comment il était terrassé, ravagé, dévasté par l'émotion musicale.* »

L'EMPEREUR DES ROMANTIQUES

VRAI ET FAUX

Berlioz peut être perçu comme une géniale émanation de l'esprit de son temps. De son vivant déjà, le poète Théophile Gautier écrivait : « *Hector Berlioz nous paraît former, avec Hugo et Eugène Delacroix, la trinité de l'art romantique.* » Si sa relation avec le cercle des artistes Jeunes-France n'a pas été aussi étroite que ce que l'on a affirmé, l'auteur de la *Symphonie fantastique* partage bel et bien les passions de ses contemporains romantiques. Il admire Goethe, Thomas Moore,

